

de ses rives cesserait d'être celui de l'Eglise Catholique, où l'écho qui retentit sur les ondes ne serait plus celui d'une voix française.

Mais il vient un temps où tout disparaît sous une épaisse couche de neige ; c'est le temps des frimats, de notre long hiver dont les Canadiens varient la monotonie par leurs divertissements traditionnels, leur gaieté proverbiale. Il nous faut alors la description de quelque-une des plus belles nuits de cette saison, bien sévère sans doute, bien mélancolique ; mais qui pourtant a tant de charmes. Le ciel sera pur et limpide, comme il l'est presque toujours en Canada ; la lune s'avancera radieuse à travers la route étoilée et prolongera ses rayons si loin dans la campagne, que la nappe éblouissante et argentée qui la couvre semblera se confondre, à l'horizon, avec le firmament. Si le poète rehausse l'éclat de cette scène par les flots de lumière que fera jaillir en tous sens une aurore boréale, il aura fait un tableau ravissant. C'est ainsi, Messieurs, que, dans ce beau Canada se trouve réuni ce qui inspira l'imagination sombre et gigantesque d'un Ossian et la muse gracieuse d'un Virgile ; ce que l'Anglais rêveur et mélancolique aime et ce qui plaît au caractère tour-à-tour noble et enjoué du Français.

Mais je m'arrête, car je crains que vous ne trouviez mes expressions trop au-dessous des beautés de notre pays. D'ailleurs en face d'une nature si solennelle, si majestueuse, l'homme paraît si petit qu'il est porté à se taire et à admirer. Je n'ai voulu qu'indiquer la marche que nous devons suivre pour créer une littérature nationale, originale ; j'ai voulu prouver combien serait mal avisé, celui qui irait demander à d'autres pays, à d'autres climats des inspirations que tout, dans notre belle patrie, est si propre à faire naître. C'est à la jeunesse surtout, dont l'imagination est plus vive et l'âme plus sensible qu'il appartient de chanter les gloires de notre passé, les beautés de notre sol ; qu'elle ne permette pas que des étrangers viennent s'emparer des trésors que la Providence y a prodigués avec tant de libéralité.

Mais pour qu'elle marche dans la route que je viens de tracer, il lui faut quelque chose qui lui a manqué jusqu'à présent, l'encouragement. On le sait, le talent a besoin d'applaudissements, autrement il ressemble à une fleur qui ne reçoit pas de rosée, il languit et dépérit. Et certes, il faut l'avouer avec regret, il n'a pas toujours joui en Canada de l'estime et des sympathies qui lui sont dues ; on est peut-être trop porté encore à décerner à des œuvres étrangères une supériorité qu'elles ne méritent pas toujours. Heureusement qu'il s'opère, depuis quelques années, au sein de la population canadienne, une renaissance littéraire vraiment religieuse et patriotique. C'est le Cabinet Paroissial qui, le premier, arbora le drapeau de cette belle renaissance. Il convenait qu'il en fût ainsi ; il appartenait aux Successeurs de ces prêtres héroïques qui fondèrent Ville-Marie et la protégèrent à son berceau, de veiller sur elle dans son adolescence ; de rappeler dans le chemin de l'honneur et du devoir les descendants de ceux qui partagèrent le dévouement et les sacrifices de leurs glorieux prédécesseurs. Voyant que la jeunesse canadienne perdait dans l'oisiveté un temps précieux, et puisait dans une institution dégénérée des idées anti-nationales et anti-catholiques, ces prêtres, toujours si désireux du bonheur de notre pays, fondèrent le Cabinet Paroissial dont le berceau fut si humble et les progrès si rapides. Inutile de rappeler ici avec quel bonheur Montréal prit l'habitude d'aller se réunir autour d'une tribune d'où tombaient toujours des paroles éloquentes et patriotiques, et où la jeunesse studieuse se fit honneur de pouvoir offrir, à un auditoire distingué et bienveillant, les premiers fruits de ses travaux. Honneur à l'honorable Surintendant de l'Education, que l'on trouve partout où une œuvre religieuse, patriotique, réclame le secours de ses beaux talents, de sa protection efficace ! Honneur à tous ceux qui ont répondu à la pensée patriotique, à l'appel des fondateurs du Cabinet Paroissial ; car en travaillant au progrès de cette belle Institution, ils travaillent à la gloire de notre patrie.

L'Institut Canadien-Français, le Cercle Littéraire, l'Union-Catholique, voilà autant d'institutions qui nous font croire que notre Littérature est solidement entrée dans une ère de progrès et de gloire. Puissent donc ces belles Sociétés Littéraires si jeunes et cependant si florissantes, sur les bannières desquelles on voit briller en lettres d'or cette belle devise : *La jeunesse est*

*L'espoir de la patrie*, puissent-elles travailler à la création d'une littérature nationale ! Qu'il me soit permis de leur suggérer ici, en passant, de proposer quelque récompense à celui qui dans une œuvre littéraire, sur un sujet purement national, serait l'heureux vainqueur. Qui ne sait que, de tout temps, la perspective d'une simple médaille ou d'une croix d'honneur a produit de grandes choses, et fait passer à la postérité des noms qui seraient toujours restés dans l'oubli. Si l'espoir d'être couronné au Capitole, si le désir d'une couronne d'olivier ou de laurier, ont été, en Italie et en Grèce, une source si féconde d'actions éclatantes et de chefs-d'œuvre, qui pourrait douter qu'une couronne d'érable n'exercât la plus heureuse influence en Canada. Car l'homme est toujours le même ; l'amour des honneurs et la gloire le suit partout. Que toutes nos Sociétés Littéraires s'unissent donc pour donner l'élan à notre Littérature Nationale, et elles auront bien mérité de la patrie ; alors on verra naître des œuvres qui, traversant l'Océan, iront publier hautement que le sang français n'est pas dégénéré en Canada, et que les talents peuvent naître et se développer aussi bien sur les bords du St. Laurent que sur ceux de la Seine ou de la Tamise ; nos triomphes dans les lettres enrichiront, de beaux diamants, la couronne de gloire que d'immortelles victoires ont posée sur le front du peuple Canadien.

## HENRI IV ET L'HABITANT.

Henri IV prenait plaisir à se débarrasser en quelque sorte de la royauté, pour n'être plus qu'un homme au milieu des hommes. Il se plaisait surtout à entendre, sans être connu, les discours des gens du peuple, pour y saisir des observations, des remarques dont il faisait ensuite son profit. Cette curiosité lui valut quelquefois des aventures assez singulières : en voici une des plus plaisantes.

Etant à la chasse il s'était égaré de sa suite, lorsqu'il rencontra un habitant assis au pied d'un chêne :

« Eh ! que fais-tu là, lui dit Henri IV ? »

« Ma foi, Monsieur, répondit l'habitant, je suis ici pour voir passer le roi. »

« Eh bien ! reprit Henri IV, si tu veux, monte sur la croupe de mon cheval, et je te conduirai dans un endroit où tu le verras tout à ton aise. »

L'habitant ne se fait pas prier : il monte ; chemin faisant, il s'informe comment il reconnaîtra le roi.

« Tu n'auras, qu'à remarquer, lui dit Henri, celui qui aura son chapeau sur la tête, pendant que tous les autres se tiendront tête nue. »

Bientôt ils rejoignirent la chasse. Tout le monde parut fort étonné de voir le compagnon que s'était donné Henri IV, et l'on attendait dans le silence qu'il voulut bien s'expliquer. Tous cependant se découvrirent à l'approche du roi. Alors Henri se tournant vers l'habitant lui demande.

« Eh bien ! qui est donc le roi ? »

« Ma foi, répond celui-ci sans se déconcerter, il faut que ce soit vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons notre chapeau sur la tête ! »

— Histoire abrégé de la Philosophie, à l'usage des élèves des Séminaires et des collèges par Mgr. J. B. Bouvier, 2 vol. in 8, rel. \$3 75.

— Cour d'Histoire du Canada, par l'abbé J. B. A. Ferland, première partie 1534-1663, 1 vol. in-8, bro. \$1 08.

En vente chez J. B. Rolland et Fils.

Des Presses, à air dilaté d'Eusèbe Senécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.